



Tenir, 2022
Lavis d'encre sur papier
120 x 80 cm

« L'humain prend sa place¹ » dans le dernier espace de l'exposition qui présente des peintures de Françoise Pétrovitch aux couleurs électriques.

Ces grands formats peints en 2022, sans décors ni arrière-plans, donnent à voir des figures appartenant à la fois à notre époque et à un âge de la vie transitoire et récemment désigné : l'adolescence. Les compositions varient en champ et en cadrage et révèlent le regard cinématographique de l'artiste. Témoin d'un âge et d'un temps, Françoise Pétrovitch en réalise en quelque sorte des archives artistiques et sensibles, avec des arrêts sur image et des agrandissements. L'échelle démultipliée de la représentation plonge en effet les regardeurs dans des scènes intimes sauvées du temps et projetées malicieusement au cœur d'une dimension monumentale. De leur jeune âge, les adolescents représentés occupent visuellement tout l'espace et gouvernent celles et ceux qui les regardent. Ils ont tous les attributs de la « jeunesse » : des traits du visage juvéniles aux coupes de cheveux actuelles, en passant par les mains parfois vernies de couleurs pop. Les yeux sont clos ou fuyants, les corps habillés de vêtements contemporains et à la mode : débardeur et short, bonnet retourné, manteau zippé, ample sweat, tee-shirt et veste cintrée. Enfin, les postures elles-mêmes sont adolescentes : duelles, effrontées et distantes. Ce moment de la vie intéresse Françoise Pétrovitch depuis de longues années pour ce qu'il exprime de possibles et pour les entre-deux qu'il permet d'explorer : entre l'enfance et l'âge adulte, l'affirmation et le doute de soi, l'attitude et l'intériorité.

C'est au creux de cette période si particulière que l'artiste pose la question de l'altérité en montrant

des images de la relation entre deux êtres. Plusieurs peintures figurent ainsi des duos équivoques, mis en scène dans l'espace commun des toiles mais pourtant séparés d'une distance insaisissable. Pour l'une de ces œuvres ^{→ p.91}, cet écart est appuyé par la profondeur de champ qui éloigne le « couple » et par le visage pensif du garçon au premier plan. Représentés ensemble, les protagonistes paraissent pourtant absents l'un à l'autre. Dans une seconde œuvre ^{→ p.93}, un autre duo est figuré regardant dans la même direction, et fumant – l'artiste aimant d'ailleurs beaucoup jouer avec la cigarette et les répertoires plastiques qu'elle offre : jeu de mains, remous de fumée, indice de mouvement. Ces fumeurs rassemblés dans l'instant de la cigarette ne se regardent pas, ne se rencontrent pas. Les regardeurs ne disposent d'aucun indice de temporalité aidant à une narration : il pourrait tout aussi bien s'agir de la fin d'une relation que de l'instant qui précède son commencement. Il pourrait, d'ailleurs, ne pas être question d'amour. Deux diptyques aux formats très imposants (240 × 320 cm) poursuivent eux aussi l'évocation d'un lien, cette fois traduit dans des contacts physiques. La première des deux compositions ^{→ p.96-97} reprend un mouvement répété dans la production de Françoise Pétrovitch, celui de la série *Tenir*². Ici, une femme dont on voit uniquement une partie du corps et les cheveux noirs tient un jeune garçon. Ses bras soutiennent ce dernier, passent sous ses aisselles et se ferment devant sa poitrine. À l'endroit où ses mains à elle et son cœur à lui se rencontrent, l'œuvre irradie d'une lumière blanche et magnétique pour l'œil. L'autre diptyque ^{→ p.88-89} peint un moment plus immobile et serein, dans lequel deux personnes sont allongées au sol, une jeune femme reposant sa tête sur le buste de son ami.

Si rien ne se passe entre eux outre cette confiance du repos, l'attachement est figuré plastiquement par le biais de couleurs qui migrent d'un être vers l'autre, à l'exemple du bleu de la chemise du garçon venant teinter ses cheveux à elle.

Ces peintures interrogent un sentiment contemporain très éloigné du drame et de la fusion passionnelle portés par l'imaginaire romantique au XIX^e siècle. Loin de l'inséparabilité des amants, c'est l'espace éloignant les êtres qui intéresse au contraire Françoise Pétrovitch. Le « nous » du couple est remplacé ici par l'incertitude du sentiment, par la cohabitation de deux identités en construction et parfois de deux solitudes. D'autres œuvres, d'ailleurs, présentent des adolescents solitaires et pensifs. Leurs yeux clos sont une manière pour l'artiste d'éviter le portrait, mais aussi de nous faire accéder à des géographies cachées, dont celles de l'intériorité. Alors qu'un jeune garçon est présenté assis, de trois quarts face, en train de fumer → p.101, une jeune femme → p.87 est, elle, montrée frontalement en une composition resserrée autour de son visage et de ses mains qui allument une cigarette. Ses ongles jaune vif complètent une gamme chromatique majoritairement bleue, pour une toile peinte par l'artiste le jour de l'invasion russe en Ukraine. Son profil évoque une adolescente libre et effrontée, assurément seule, loin des liens et des autres.

Ces figures féminines audacieuses sont nombreuses dans le travail de Françoise Pétrovitch et sont d'ailleurs présentes dans la série de petits dessins en lavis d'encre de couleurs vives venant compléter l'accrochage de cet espace. Ainsi d'une jeune fille → p.99 aux cheveux

courts, qui se coiffe en nous regardant – fait rare – dans les yeux, ou bien d'une diseuse de bonne aventure à la chevelure rose et aux ongles vernis → p.98, tenant entre ses doigts quelque chose d'indéterminé.

Ce à quoi elles ressemblent, ce qu'elles évoquent, ce qu'elles saisissent : les mains sont un autre motif récurrent dans la production de l'artiste. Représentées de nombreuses fois seules, elles rappellent des croquis d'anatomie → p.94 détournés, ou même des dessins préparatoires, pour des œuvres qui en sont ironiquement toujours dépourvues. Les mains contiennent aussi l'expression d'un rapport au monde : elles tiennent tantôt quelqu'un, des animaux, ou des objets étranges évoquant l'inconfort, comme ici → p.90 un virus ou un oursin. Les mains de l'artiste, quant à elles, traduisent son regard attentif porté sur l'humain, toujours dénué de mythification ou de jugement et toujours contemporain. Mais devant certaines œuvres aussi, l'impression nous étire d'être projeté dans un futur où les peaux peuvent être bleues, où les genres féminins et masculins se confondent. Où la liberté de l'artiste, immense, prend tout l'espace pour rejoindre finalement celle des personnages qu'elle représente.

1

Voir *supra* p.38,
entretien de
Françoise Pétrovitch
et Gaëlle Rio.

2

Voir *infra*
p.70, 75 et 80.